

soin de la CIA)... comme ce fut, entre autres le cas, selon le témoignage de John Perkins, pour les présidents de l'Équateur et du Panama.

Cela vous semble peut-être énorme et relever plus d'une fiction à la James Bond que de votre réalité quotidienne. Vit-on vraiment dans un monde comme celui-là ? Sommes-nous à ce point manipulés par une clique de « Tartuffe » ? Ne nous laissons pas entraîner sur la pente facile des « méchants » contre les « gentils ». John Perkins le dit lui-même. Seule une poignée de personnes est mise au courant du plan d'ensemble. L'organisation du système est ainsi conçue que les tâches sont réparties et atomisées, de sorte que chacun, à son niveau, non seulement ne sait pas à quoi il participe, mais, en plus, croit fermement contribuer à une œuvre honorable. Quant aux personnes informées, elles ne sont pas plus mauvaises que les autres, elles sont juste prisonnières de l'idéologie à laquelle elles adhèrent, au point d'en devenir les grands prêtres. À ce stade « l'intérêt supérieur » de la cause est suffisamment aveuglant pour rendre le mensonge et l'odieux acceptables. Joseph Stiglitz¹⁴, ancien vice-président de la Banque mondiale, dont il démissionna en

14. Joseph Stiglitz est docteur en économie ; ancien vice-président et chef économiste de la Banque mondiale – professeur d'économie à l'université de Columbia – New York. Il est aujourd'hui l'un des plus célèbres économistes du courant des « nouveaux keynésiens ». Tout en n'étant pas altermondialiste, il collabore avec les forums sociaux et partage certaines analyses : il est partisan d'une taxe (Tobin ou équivalente) sur les transactions financières et pour une régulation de la mondialisation. Auteur de plusieurs ouvrages, dont *La Grande désillusion*, en 2002, chez Plon, traitant de la mondialisation et des raisons de l'échec de la politique de la Banque mondiale.

2000, le souligne dans son livre *La grande désillusion*, paru chez Plon. Interrogé sur la question de savoir pourquoi la Banque mondiale persistait dans l'application de sa politique « d'aide aux pays pauvres » en dépit de trente ans d'échecs, il explique que l'on a affaire là à un monde très fermé, composé de personnes « sous influence » de l'idéologie ultralibérale. S'il y a échec, ce n'est pas la « recette » qui est mauvaise, c'est le « bénéficiaire » qui ne sait pas bien l'appliquer ou qui ne l'applique pas complètement¹⁵. Mais l'éclairage qu'apporte John Perkins démontre que ce que nous considérons comme un échec, puisque les pays pauvres sont aujourd'hui encore plus démunis, est en réalité un succès de la politique de globalisation car elle assure aux pays dominants¹⁶ :

15. La recette est toujours la même et correspond à ce que décrit John Perkins. Tout commence par un programme d'investissement censé aider le pays à se développer, financé par un prêt. Puis le pays ne peut pas payer ses dettes... nous savons maintenant pourquoi... Intervention de la Banque mondiale ou autre qui, cette fois, intervient en position de force et propose une nouvelle aide à condition que le pays accepte les « ajustements structurels » qu'elle lui demande. Ces ajustements visent à orienter l'économie du pays vers l'exportation, de façon à ce que qu'il ait plus de devises permettant le remboursement de la dette : orientation de l'agriculture nationale (au détriment des cultures vivrières) vers des productions exportables sur un mode intensif générateur de surcoûts en matériel, pétrole et engrais chimiques, vendus par les pays riches ; privatisation des entreprises d'État ; diminution ou abandon des subventions, facturation des services publics gratuits auparavant ou augmentation du prix de ces services (entre autres l'éducation) ; ouverture du marché intérieur aux investisseurs étrangers ; déréglementation... etc. La conséquence systématique est un appauvrissement encore plus grand du pays, au détriment des plus pauvres, et une nouvelle forme de colonisation exercée par les « généreux bailleurs de fonds ».

16. Il ne s'agit pas seulement des États-Unis. Sans doute sont-ils les plus habiles et détiennent-ils les meilleurs atouts à ce jeu ; si nous avons beaucoup parlé d'eux, c'est aussi que l'expérience de J.Perkins est américaine. Mais toutes les grandes puissances sont engagées dans le même processus et utilisent les mêmes « arguments ».